

LE MAGAZINE
INDÉPENDANT DE LA
SOLIDARITÉ
INTERNATIONALE

là-bas

Spécial
été

Ils aident là-bas, on en parle ici

KABOUL

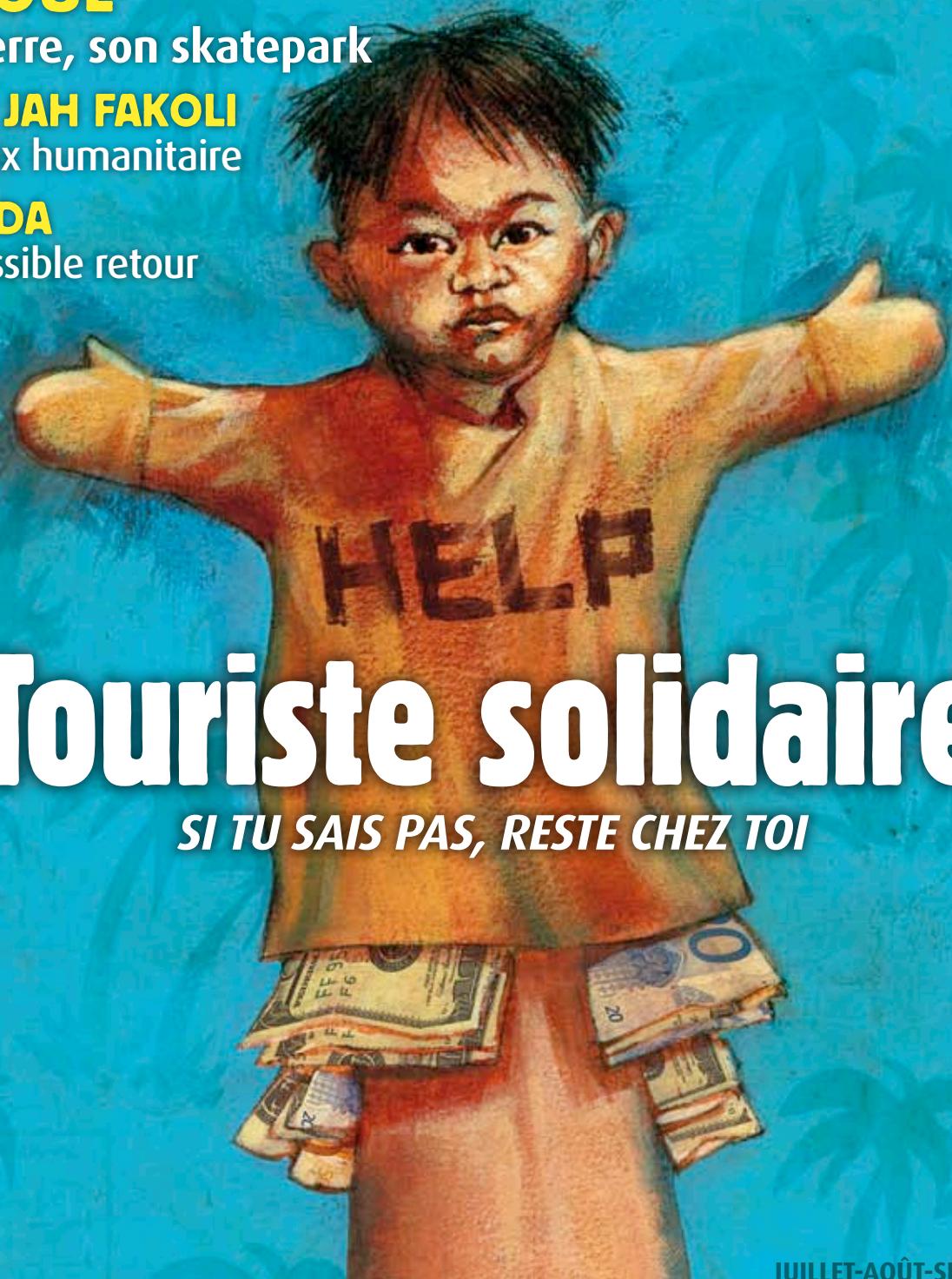
Sa guerre, son skatepark

TIKEN JAH FAKOLI

Une voix humanitaire

RWANDA

L'impossible retour



Touriste solidaire

SI TU SAIS PAS, RESTE CHEZ TOI

JUILLET-AOÛT-SEPT. 2012

+ CAHIER PRO

LES CHIFFRES, LES INFOS,
LES ALERTES, NOTRE AGENDA...

TOUT CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR AVANT LE DÉPART

M 01558 - 5 - F: 6,50 € - RD



DOSSIER **TOURISTE SOLIDAIRE**

- 18 VOLON-TOURISME : L'ENFER EST PAVÉ DE BONNES INTENTIONS
- 24 VOLONTAIRE EN ORPHELINATS : ESPIRS ET DÉSILLUSIONS
- 30 UTILE ET HEUREUX, C'EST POSSIBLE !
- 34 CHOISIR SA MISSION : LES QUESTIONS À SE POSER AVANT DE PARTIR
- 36 INTERVIEW : ISABELLE SACAREAU : « LES EXPÉRIENCES DE TOURISME SOLIDAIRE SONT DES FACTEURS DE CHANGEMENT »
- 38 POUR EN SAVOIR PLUS

Volon-tourisme

L'ENFER EST PAVÉ DE BONNES INTENTIONS



Volontourisme, tourisme humanitaire, tourisme solidaire...

Autant de dénominations pour qualifier un concept en vogue : celui de partir vivre une expérience de volontariat généreuse et inoubliable, à la rencontre d'un lointain ailleurs. Des vacances qui font du bien au moral et permettent de diluer notre culpabilité d'Occidentaux, mais qui peuvent avoir des impacts désastreux sur les populations locales...

Nous habitons en Europe ou ailleurs, dans un pays dit du « Nord ». Nous avons notre éducation, nos habitudes, notre culture, notre histoire et notre façon de penser. Nous avons également tendance à regarder notre nombril, en nous concentrant sur nos besoins, sur ce qui nous ferait du bien, ce qui nous changerait les idées... Pour cela, il y a le tourisme. Ou plutôt, il y avait. Car aujourd'hui, cela ne nous suffit plus. Le tourisme est ancré dans notre mode de vie. Peut-être est-il trop banalisé, normalisé ? En tout cas, plus grand monde n'accepte désormais d'être un « simple touriste ». Nous réclamons davantage pour notre satisfaction personnelle. « Afin de répondre aux souhaits du voyageur moderne, l'industrie du tourisme multiplie les offres et les produits. Quitte à faire des pays pauvres un immense parc d'attractions où illusions, bons sentiments et merveilleux riment avec profits », assène Pierre de Hanscutter, responsable de l'association Service Volontaire

“ LE TOURISME HUMANITAIRE N'EST RIEN D'AUTRE QU'UNE FORME DE VOYEURISME. PIERRE DE HANS CUTTER, RESP. DE SERVICE VOLONTAIRE INTERNATIONAL

International. *Le tourisme humanitaire n'est rien d'autre qu'une forme de voyeurisme, une nouvelle forme de racisme « positif » (« Même sans qualification, vous pouvez les aider : ce sont des sous-développés »). Certaines sociétés commerciales reprennent avec succès le concept « humanitaire » pour le transformer en une marchandise lucrative, une attraction touristique à la mode : « Voir et aider les pauvres ! Une aventure inoubliable ! ». Il n'est pas rare qu'un volontaire ait à payer 700 à 2 000 euros, voyage non compris, pour 2 semaines de volontariat dans un*

pays en voie de développement. Sur place, pourtant, l'association reçoit au mieux 20 à 150 euros... »¹ Voilà qui est douloureux à entendre...

Des questionnements essentiels

Le choix de faire un voyage en tant que volontouriste part pourtant généralement d'une bonne intention : chaque jour, nous sommes les témoins des difficultés que traversent les pays du Sud. Misère, guerres, famines, déplacements de populations... Autant de problèmes qui dépassent les frontières et qui nous atteignent à travers la télévision, Internet, les livres, les journaux, les campagnes publicitaires de solidarité. Ces images suscitent en nous des émotions, parfois de la culpabilité. Dès lors, les bonnes volontés s'expriment, les vocations se cherchent : l'envie de se rendre utile, de s'engager pour des causes qui en valent la peine, d'agir. Il n'en reste pas moins que certaines questions méritent d'être posées, pour que notre engagement soit vraiment efficace : quels seront les impacts de notre « bonne action » ? Connaissions-nous assez bien le pays et les habitants que nous voulons aider ? Sommes-nous assez au fait de l'aide au développement pour choisir une structure, un projet sérieux ? Sommes-nous en mesure d'assurer la continuité et la fiabilité de notre action sur place une fois que nous serons partis ? Arriverons-nous à éviter le piège de l'assistanat ? Et sommes-nous certains que les gens sur place n'ont pas les compétences nécessaires ?

S'adapter au contexte, individuellement et collectivement

Trop de touristes viennent visiter un pays pauvre avec la ferme intention de distribuer au passage un stock d'objets emportés à l'aveuglette dans leurs valises : des médicaments (souvent périmés, en langue étrangère ou sans notice), des stylos, des cahiers, des jouets. Certains dons en nature peuvent aider, mais il serait intelligent de les identifier et de se renseigner avant de remplir ses bagages. Par exemple, n'est-il pas possible d'acheter ces choses sur place (on économise en poids, en volume et en prime on fait marcher l'économie locale) ? À force d'apporter des « cadeaux », nous participons activement à l'assistanat. Et notre générosité tombe bien souvent à plat. C'est ainsi qu'après le séisme en Haïti, deux containers de sacs de couchage bien chauds sont arrivés par bateau. Ou que l'opération « 1 kg de riz pour l'Éthiopie » a été lancée... à ce détail près que les Éthiopiens, traditionnellement, ne mangent pas de riz. Car oui, chaque région, chaque



Ce qu'ils en pensent...



« Les touristes humanitaires cherchent à se rendre utiles, à trouver du sens et une certaine reconnaissance. Ils ont du temps et de l'argent pour s'investir ponctuellement dans ce qu'ils croient être des projets humanitaires. C'est une demande difficile à contrer. Or les professionnels du développement n'ont pas d'offre adaptée à ce public. Alors que faire pour limiter les dégâts ? Sans doute faire de l'éducation au développement en France, et accompagner les structures d'accueil sur le terrain. »

Rémy Hallegouet
Responsable France Volontaires de la zone Asie

« Si le secteur associatif ne se réveille pas, les bonnes volontés seront accaparées par des structures commerciales sans compétences dans le développement. Nous subissons déjà la mauvaise réputation des associations amateurs. Il n'y a qu'à voir l'Arche de Zoé ! Il est nécessaire de réagir et d'aller vers les gens pour expliquer ce qu'est vraiment la solidarité internationale. Il est également important de travailler sur de nouvelles coopérations, sud-sud ou sud-nord, par exemple. »

Pierre De Hanscutter
Responsable de l'association belge
Service Volontaire International

lieu, chaque zone, chaque groupe ethnique est différent, et dupliquer peut s'avérer une hérésie. Les besoins, de même que les approches, le fonctionnement et les coutumes ne sont pas les mêmes. Lors des formations en tourisme responsable, un exemple cruel est souvent donné pour illustrer ce point, celui d'un groupe de jeunes voyageurs ayant réussi à décimer un village en toute bonne conscience : les villageois cuisinaient dans les huttes où ils dormaient, et souffraient de problèmes respiratoires. Pour les jeunes Occidentaux, la solution était simple : faire un trou dans le toit pour évacuer la fumée. Mais la tradition avait une raison, quoique perdue dans la nuit des temps : la fumée du feu de bois agissait comme répulsif anti-moustique. Quelques mois après l'intervention des voyageurs bien intentionnés, les habitants du village mouraient du paludisme ou se voyaient dans l'obligation de

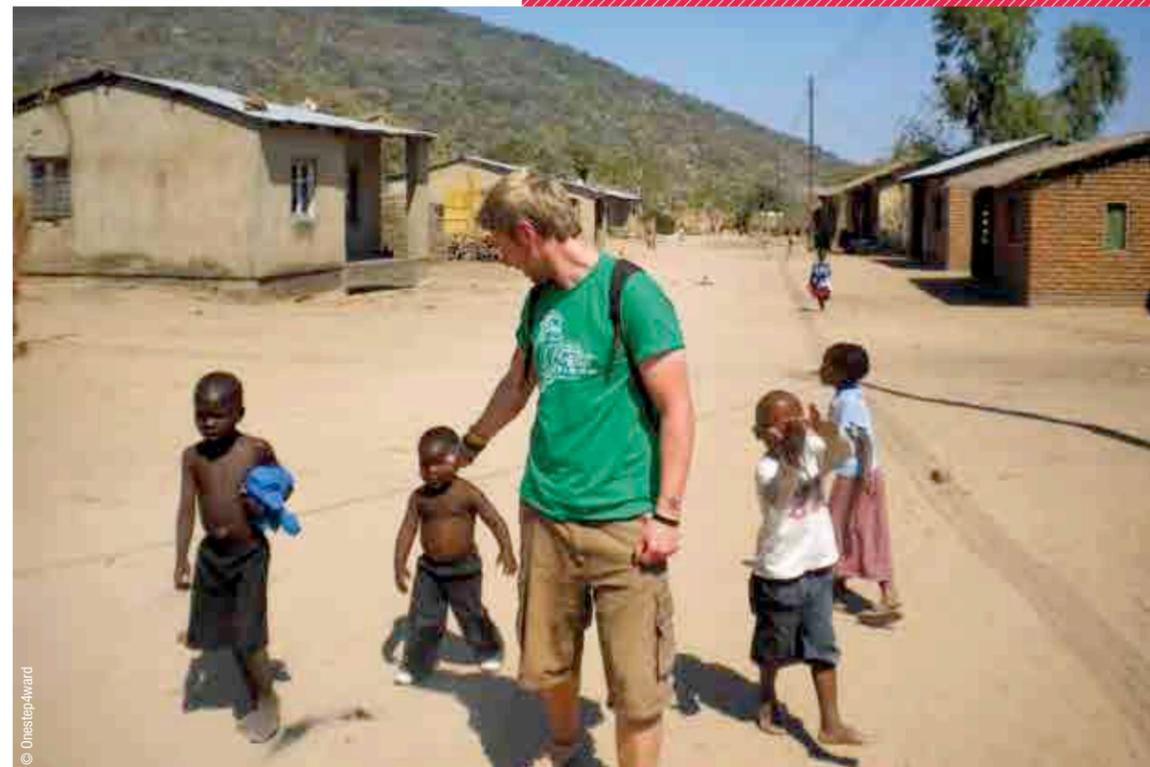
fuir le village décimé... Alors non, pour aider, il ne suffit pas de faire preuve de bonne volonté et d'une forte motivation.

Participer au développement, l'objectif ultime

Reste la possibilité – largement répandue – de s'intégrer dans une association déjà existante. Malheureusement, le fait même d'avoir recours aux volontouristes comme ressources humaines révèle souvent un manque cruel d'équipes permanentes et de moyens. Ces carences peuvent faire tourner une mission rêvée en un véritable cauchemar : pas de suivi, pas d'interlocuteur fiable, des attributions mal définies, des projets en contradiction avec les besoins réels, des incompréhensions liées à l'interculturalité, une mise en danger physique ou morale, la surexploitation de la présence des bénévoles étrangers ▶

LE FAIT DE RECOURIR
AUX VOLONTOURISTES
COMME RESSOURCES HUMAINES
RÉVÈLE SOUVENT UN MANQUE CRUEL
D'ÉQUIPES PERMANENTES
ET DE MOYENS.

Passer quelques heures, quelques jours dans un village, et puis repartir : quels bénéfices, et quelles conséquences pour les habitants ? Une question à se poser avant de partir...



(1) Extrait de l'article « Non au tourisme humanitaire ou volontourisme !! » publié sur le site de Service Volontaire International (Belgique).



S'occuper d'enfants vulnérables ou donner des cours d'anglais requiert des compétences et un savoir-faire que n'ont pas tous les volon-touristes...
À quel prix pour les habitants ?

Service civique un autre pavé dans la mare...

Elle s'appelle Clémentine, elle a 19 ans et elle souhaitait, avant de poursuivre ses études, vivre une expérience de volontariat à l'étranger. Elle est partie en Asie du Sud-Est, dans une structure accréditée par l'Agence française du Service Civique (nouveau contrat pour les 16-25 ans). Elle voulait vivre une expérience de six mois hors de l'ordinaire, donner de son temps, de son énergie... Quelques mois plus tard, elle a démissionné : arrivée dans une structure fragile et sans réelle volonté d'accueillir un volontaire (changement de direction en cours de contrat), elle s'est retrouvée livrée à elle-même, mise en danger, et privée de suivi sérieux par l'agence française (qui s'est avérée ignorer tout de sa mission). Cas limite ? Exceptionnel ? Admettons. Dans tous les cas, avec le service civique, l'État français participe au phénomène du volontourisme, tout en le contractualisant. Avec toujours les mêmes questions : les jeunes sont-ils suffisamment formés ? Comment est mené le contrôle des structures d'accueil ? Le suivi du jeune volontaire est-il efficace ? Le volontourisme montre encore ses limites...

© Village Africa



Partir avec l'intention de s'engager dans un pays culturellement très éloigné du nôtre implique de savoir exactement ce que l'on veut, et ce que l'on peut apporter.



© Olin Starn



© Basavalle-Flicker



© Masochismiang-Flicker

au-delà même de leurs compétences... Bref, en travaillant pour ces associations, les volontouristes n'aident en rien le système. Ni les bénéficiaires, ni la structure... Ni même, peut-être, le contexte local : dans des pays où le taux de chômage est important, le volontourisme peut être nuisible, si des bénévoles successifs accaparent un poste que pourrait occuper une personne locale qui connaît, elle, la culture et la langue, et qui pourrait en tirer un salaire pour faire vivre sa famille. Les volontouristes, en offrant leurs services, mettent les responsables de petites structures dans une situation financière plus confortable et les encouragent donc à ne pas faire le nécessaire pour disposer d'une équipe solide et professionnelle capable de mener des projets à bien. Pourtant coordonner des programmes, gérer des projets, lever des fonds et même s'occuper d'enfants vulnérables ou donner des cours d'anglais requièrent des compétences et un savoir-faire... L'humanitaire n'est pas un métier qui s'improvise. Alors faut-il dire non au volontourisme ? Pas nécessairement. L'objectif serait plutôt de canaliser la bonne volonté du plus grand nombre. De mettre en place des actions d'éducation au développement, portées par des structures compétentes. De faire prendre conscience des enjeux humains, immenses, qu'il y a derrière les initiatives relevant du volontourisme et du développement en général. Et de donner à voir les actions du point de vue (éclairant !) de leurs bénéficiaires. Un objectif ambitieux, certes, mais il ne s'agit, après tout, que de réorienter la force de la générosité collective pour lui redonner tout son sens. ♦



Vincent Dalonneau

Rédacteur de l'article « Volontourisme : l'enfer est pavé de bonnes intentions » (Grand Angle)

Chef de rang à Paris le jour, fondateur-coordonateur d'une ONG au Burkina la nuit, Vincent Dalonneau, après mûre réflexion, a tranché pour la solidarité internationale. Sessions de formation spécialisée accomplies, il part en Haïti pendant 2 ans pour une mission de développement puis des missions d'urgence, et apprend en accéléré les multiples facettes du « système ONG ». Actuellement en poste au Cambodge, et bientôt de retour en France, il concentre son énergie à animer un réseau de réflexion et d'éducation au développement pour répondre à des situations critiques sur le terrain.

Florence Al Talabani

Rédactrice de l'article « Taxe sur les transactions financières : une utopie réalisée ? »

Journaliste de formation, déçue depuis amoureuse des horizons sans limites d'internet, Florence Al Talabani est éditrice web chez Oxfam France. C'est naturellement qu'elle prête ici sa plume à Là-Bas.

Julie Duran-Gelléri

Rédactrice de l'article « À cause de notre histoire : l'Irlande et la lutte contre la faim »

Julie Duran-Gelléri est universitaire et s'occupe alternativement de linguistique et de journalisme. Si on lui demande comment elle gère ce grand écart, elle répond qu'il s'agit dans l'un comme dans l'autre de chercher l'explication sous le capharnaüm apparent. Quelques années en Irlande lui ont fait toucher du doigt à quel point le passé (imaginé, raconté, mythifié) peut s'immiscer dans le présent. À mille lieues de la Guinness et des leprechauns auxquels on résume parfois « l'île d'Émeraude ».

Raphaël de Bengy

Auteur du reportage « Tiken Jah Fakoly, star parmi les siens »

Diplômé d'un master de géopolitique, déterminé à se rendre utile tout en pratiquant ses deux passions, la photographie et la rédaction, Raphaël De Bengy est journaliste depuis 2005 et photographe professionnel depuis 2007. Toujours prêt à partir sur un terrain humanitaire, il a accompagné Action contre la faim en Birmanie, en Centrafrique et au Burkina Faso, et Handicap International au Pakistan. Il travaille actuellement sur un vaste projet photographique autour de l'enfermement, qui débute par une exposition dans la prison de Fresnes, du 15 juillet au 31 août.

Guillaume Binet

Auteur du reportage « Les clés d'Antanimora »

Après un passage en médecine, Guillaume Binet entre à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs où il suit la section Image. Il travaille quelques années en indépendant pour la presse avant de participer à la fondation de l'agence de photographes MYOP, dont il assurera la direction plusieurs années. Il crée en 2010 la galerie de photographie contemporaine La petite poule noire à Paris, et mène parallèlement ses activités de reportage. Collaborateur régulier pour des sujets de société de *Libération* et des *Inrockuptibles*, il est représenté par l'Agence MYOP.



Loïc Cimelière

Responsable graphique

Graphiste professionnel depuis plusieurs années, Loïc gère le studio de mise en page Elypss. Travaillant pour l'édition et la presse magazine, amoureux des couleurs, passionné de typographie, il est aussi engagé dans de nombreuses causes environnementales et croit profondément en un monde solidaire, respectueux des droits de l'Homme et de la terre. En un mot comme en mille, il a trouvé *Là-Bas* ce qu'il cherchait.

Arnaud Legrand

Directeur de la Photographie

Ingénieur des Eaux et Forêts de formation et photographe professionnel depuis 2007, Arnaud Legrand a réalisé des reportages sur le développement et le commerce équitable au Sri Lanka après le tsunami, ainsi que du photojournalisme environnemental en Amérique Latine. Globe-trotter infatigable, il est également consultant en efficacité énergétique et en développement durable.

Carol Galand

Rédactrice en chef

Après un bref passage à l'ONU et à la Commission Européenne, Carol Galand a vite réalisé qu'elle se sentirait plus utile en vivant de sa plume. Journaliste depuis plus de dix ans, elle a été la fondatrice de *Shi-zen*, le premier magazine féminin à proposer une ligne éditoriale 100 % éthique. Après cette aventure, et toujours passionnée par les problématiques de solidarité internationale, elle est allée voir *Là-Bas* si elle y était... Et banco, elle y est.

Bruno Le Bansais

Directeur de la publication

Mozambique, Burkina, Haïti, Bangladesh... Bruno Le Bansais n'aime pas les problèmes trop faciles ni les voyages trop confortables. Ça marche bien pour l'ingénieur qu'il est, expert des problèmes d'eau et d'assainissement pour les populations pauvres. Ça marche aussi quand on veut changer complètement de carrière et de point de vue. En créant un mag, par exemple...